

INSTITUT DE FRANCE
ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE

M. Paul-Louis WEILLER

(1893-1993)

par

M. Maurice BEJART

lue à l'occasion de son installation

COMME MEMBRE DE LA SECTION DES MEMBRES LIBRES
SEANCE DU MERCREDI 29 MARS 1995

Madame,
Monsieur le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur,
Messieurs les Ambassadeurs,
Monsieur le Chancelier de l'Institut de France,
Monsieur le Chancelier honoraire,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

J'ai eu la chance de souper avec Paul-Louis Weiller en janvier 1993 à l'issue d'un concours de jeunes danseurs à Lausanne. Son enthousiasme n'avait pas changé, proche de la fin d'une si longue existence remplie de tant d'actions multiples et riches, nourriture pour plusieurs siècles qu'il eut pu encore vivre, il s'émerveillait toujours pour les prouesses techniques de tel jeune élève danseur ou bien la ligne transparente de la petite ballerine aperçue trop rapide-

ment dans la beauté et la cruauté de l'épreuve que constitue toujours un concours.

Assis en face de lui, j'étais bien loin de me douter que j'allais parmi vous occuper le fauteuil qui était le sien, dans ce lieu qui m'était inconnu jusqu'à ce jour et qu'on m'a toujours décrit comme solennel et majestueux mais que je découvre amical et surtout magique, et devoir faire l'éloge de mon prédécesseur et que ce soit lui ! Devoir, je m'empresse de le dire, qui loin de me troubler me touche au fond du cœur.

Subsister entre 1954 et 1960 à Paris sans aucune aide des pouvoirs publics ni financements privés était une gageure.

En 1957 avant une saison au Théâtre Marigny de mon « Ballet-Théâtre de Paris », dans une détresse extrême, la seule personne qui vint à mon secours et permit à ma création de continuer son parcours fut Paul-Louis Weiller et il le fit avec une noblesse et une discrétion rares.

MERCI Commandant.

Paul-Louis Weiller est né le 29 septembre 1893, fils de Lazare Weiller et Alice Javal, et comme tant de jeunes de son époque, le coup de tonnerre, le révélateur, le grand et dramatique point de départ fut 1914.

Mobilisé dès le 4 août comme sous-lieutenant au 57^e Régiment d'Artillerie, mais entrevoyant aussitôt l'extraordinaire importance de cette nouvelle arme l'Aviation, dont bien des chefs militaires ne voyaient pas encore l'impact, il demande son détachement dans cette discipline.

Rapidement breveté Pilote-aviateur au front, pendant les quatre terribles années de celle qu'on nomme encore la grande guerre bien qu'on ait vu mieux depuis, il accumule les actes d'héroïsme, les victoires et... les blessures terminant ce parcours glorieux et douloureux Commandant du Groupement Weiller, Officier de la Légion d'Honneur décoré par le Maréchal Foch en personne.

La paix revenue, il s'investit dans la société Gnome et Rhône, à laquelle pendant 18 ans il donnera une impulsion nouvelle la plaçant au premier rang mondial de sa spécialité.

En même temps, sa passion pour l'aéronautique au service cette fois de la paix et de la communication lui fait organiser dès 1930 les

premières liaisons aériennes entre les grandes capitales européennes ainsi que des vols réguliers entre la France et Dakar, le Tchad et l'Afrique Centrale Francophone.

Le prochain tour de force de Paul-Louis Weiller en 1940, à l'arrivée des Allemands et avant de rejoindre la France libre est de déménager en 3 jours et disperser au sud de la Loire la totalité des machines de l'usine Gnome et Rhône de Paris.

Arrêté et incarcéré au cours d'une mission, il s'évade en janvier 42 et rejoint de nouveau la France Véritable, celle qui grâce au Général de Gaulle et à tant de Français garde une place au sein des nations. Il reçoit la médaille de la Résistance Française.

Après la libération, d'autres aventures attendent Paul-Louis Weiller, prospectant avec succès de nouvelles sources de Pétrole au Mexique et au Venezuela, avant son retour définitif en Europe.

Et je voudrais citer ici intégralement une phrase de M. Marcel Landowski, Chancelier de l'Institut, adressée à Paul-Louis Weiller à l'occasion de son centenaire, en m'excusant auprès de lui de cet emprunt, mais je ne sais pas comment dire mieux qu'il ne l'a fait cette conversion nouvelle de Paul-Louis :

« En effet, vous rentrez en Europe et vous établissez à Genève. Vous renoncez également à toute activité lucrative ; pour vous, quoi de plus évident ? Ingénieur de talent, gestionnaire avisé, héros de deux guerres, vous saviez dans votre cœur, que vous deviez tenter de contrebalancer le poids de ces deux terribles conflits qui avaient ébranlé le monde ainsi que les contraintes de l'industrialisation galopante par un des chemins que l'homme peut avoir de plus beau, de plus noble et de plus libérateur en lui : l'Art. »

« Désormais, vous consacrerez donc votre vie à la philanthropie et au mécénat. Comme tout amateur d'art, vous êtes bien sûr aussi collectionneur, mais à cette passion, vous préférez toujours l'action concrète par l'aide aux artistes et par l'encouragement aux vocations. »

C'est avec timidité que je m'approche de ce fauteuil qui est celui d'un héros et d'un homme où l'action, le courage et la générosité se partagent l'immortalité.

« Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint ».

Je sais que bien nombreux parmi vous attendaient le moment où je prononcerai la fameuse phrase que Beaumarchais met dans la

bouche de Figaro. Enfant on me nommait BIM et c'est BIM qui aujourd'hui, déguisé en Académicien vient vous remercier de l'avoir choisi pour être parmi vous, pour être l'un de vous dans cette Académie des Beaux-Arts.

Je voudrais encore demander la permission de rendre hommage à un autre grand personnage lié au destin de cette Coupole. Et Paul-Louis Weiller qui a tant contribué à la Gloire restaurée de Versailles, comprendra ce choix.

En janvier 1635, à la demande du Cardinal de Richelieu, le Roi Louis XIII décide la fondation de l'Académie française, la doyenne des Académies. Les lettres patentes furent enregistrées par le Parlement le 10 juillet 1637.

Un an plus tard, près de Paris un grand danseur naît au monde, sa carrière dura presque vingt ans... mais durant ce parcours exemplaire, créant en moyenne entre 2 et 5 nouveaux ballets par an, il devance hardiment de plusieurs longueurs l'activité d'une actuelle Etoile de l'Opéra. Certes, son nom est plus connu pour d'autres responsabilités, et on a bien oublié, mais l'a-t-on jamais su, que Louis XIV aimait follement la danse et y brillait d'un éclat tout particulier.

Il débuta vraisemblablement à 13 ans, dans un petit divertissement dansé dans les jardins du Palais Royal, devant la Reine sa mère. Mais son premier grand rôle date de 1653 sur le Théâtre du petit Bourbon, dans le « Ballet de la Nuit » en quatre actes sur un livret de Benserade avec des décors de Torelli. Pour la première fois, le Roi apparaîtra sous cet aspect devenu par la suite son emblème le plus cher, LE SOLEIL.

Mais si au cours de cette carrière il fut tour à tour, les nombreux Dieux de l'Olympe, Jupiter, Neptune, Apollon, Pluton, son amour pour le ballet le pousse aussi bien vers les grands emplois que vers les danses d'ensemble où il se plie à la discipline commune, entouré de danseurs professionnels comme le fameux Beauchamp ou Molliet ou Dolivet. Un chroniqueur de l'époque nous décrit un des théâtres où danse Louis XIV, celui des Tuileries « *Ce charmant paradis des yeux où le Roi danse trois fois la semaine* ».

Benserade s'étonne dans le ballet de Psyché de 1656 de le découvrir dans un pas de six avec cinq autres « esprits-follets », de même il n'est que prendre la distribution originale du « Mariage Forcé » de Molière pour découvrir, « 4 Egyptiens » et entre 3 inconnus, lire en deuxième position sur la liste : Le ROY.

Ce Roi qui ne manquant pas d'humour, en 1667 dans le « Ballet des Muses », montage de plusieurs œuvres de Molière entrecoupées de danses, apparaissait dans la sixième entrée. Je cite la distribution :

Le poète : Monsieur Dolivet
2 poètes sérieux : Le Sieur Mercier et Brouard
2 poètes ridicules : Le Sieur Pesan et le Roi

et plus loin, Douzième entrée, Trois Nymphes : le Roi, Monsieur de Villeroi et le Sieur Beauchamp.

Quel Président de la République actuelle oserait apparaître sur scène en Nymphes entre un danseur de l'Opéra et un sous-secrétaire d'Etat !

On est loin de l'image du monarque sclérosé caricaturé avec tant de mauvaise foi et de style bien sûr par le Duc de Saint-Simon.

C'est avec Molière, son vieux complice, qu'il fera ses adieux à la scène en 1670 puisqu'il ne dansera que la première des « Amants Magnifiques » son rôle sera repris quelques jours plus tard, partagé entre deux danseurs, comme pour les très grandes vedettes. Entre-temps, il aura pu créer en 1661 l'Académie Royale de Danse avant même de fonder l'Académie de Musique.

Il nous reste à nous danseurs un entrechat qu'on nomme ROYAL car c'est Louis qui l'a inventé, on le dit le plus simple des entrechats, mais en art la simplicité n'est-elle pas ce qu'il y a de plus difficile et de plus rare.

La Danse est le plus ancien de nos langages, j'emploie à dessein ce mot de langage, car l'Art n'est-il pas autre chose qu'un sur-langage, cri du corps, du cœur et de l'esprit, moyen de dire plus, de pleurer en ayant l'air de chanter, de jouir en faisant croire qu'on expire, de construire un univers qui pendant quelques secondes nous fait rêver que nous sommes Dieu et de même transporte celui qui regarde, qui écoute, qui perçoit, dans ces sphères fugitives où le temps transcendé n'existe plus pour laisser place à cette brève éternité que nous diffuse généreusement l'œuvre d'art. L'homme a dansé, martelant le sol de ses pieds et créant ainsi la musique, pour manifester son union avec la transcendance quelle qu'elle soit, Pierre, Orage, Désert, Arbre en fleur, voix de la nature avec laquelle on désire s'unir pour atteindre ce plus, puisque ce petit être de chair limité, ô combien, dans l'espace et le temps, est persuadé être autre chose que seulement 75 kilogrammes de viande qui vont subsister quelques années, puis disparaître dans les atomes de la matière, qui eux aussi dansent comme des planètes, comme des galaxies.

L'Homme a dansé, comme David devant l'Arche, comme le Shaman de Sibérie, comme la prêtresse de l'Inde pour s'unir à la divinité. L'homme, être social, a dansé pour manifester son appartenance à tel ou tel groupe ethnique et rompre la solitude métaphysique pour, tendant la main à son prochain, s'investir dans la ronde, la farandole, symbole universel qu'on retrouve dans toutes les traditions sociales dansantes.

Enfin, l'homme danse pour la joie. Joie du prochain, joie de l'être suprême, joie de la vie puisque l'homme a beau mourir la vie ne meurt pas.

Je suis chorégraphe. Un chorégraphe n'est pas le maître de la danse mais son premier serviteur.

Quel hommage plus grand puis-je rendre à Paul-Louis Weiller pour terminer que l'associer aujourd'hui par ma pensée et mon amour à un de ses contemporains dont la carrière par certains points, fut proche de la sienne, et grâce à qui je suis ici, parmi vous.

Né trois ans plus tard, en 1896, mon père Gaston Berger, héros des deux guerres, médaillé de la Résistance, a dû osciller pas mal de temps entre la recherche industrielle et les études philosophiques. Directeur de l'Enseignement Supérieur, entré à l'Institut en 1955 au Fauteuil de René Le Senne, il devait disparaître trop tôt, cinq ans plus tard, n'ayant pas eu le temps de se consacrer comme il le désirait à la recherche pure et à l'aide à la jeunesse.

Il croyait dans le futur et l'histoire ne lui servait qu'à préparer l'avenir. Dans une époque que nous savons difficile, il me paraît important de terminer cet impromptu en citant une page de son étude sur ce qu'il avait nommé LA PROSPECTIVE, ce terme inventé par lui :

« Devant un avenir sans assurances, l'inquiétude peut nous gagner. Dans un monde qui se resserre et se précipite, l'agitation et la promiscuité peuvent sembler insupportables. Mais, dans un monde qui s'est ouvert, il y a place pour l'espérance, et je me sens conduit à une idée que je ne vous livre pas sans hésitation, car elle vous paraîtra hautement paradoxale : c'est que, loin de vieillir, l'humanité devient progressivement de plus en plus jeune. »

« Qu'est-ce en effet de vieillir ? C'est d'abord avoir chaque jour un peu moins de possibilités. Chacun de nos actes, parce qu'il était un engagement, était aussi une limitation. Tout choix détruit ce que nous aurions pu être en choisissant autrement. Mais notre monde est, au contraire, plus riche chaque jour de possibilités nouvelles. Il

est aussi de plus en plus capable de restituer ce que l'on croyait perdu. Être vieux, c'est avoir choisi : l'humanité moderne est toujours à la veille de choisir. »

« Vieillir, c'est aussi se durcir, se scléroser. Or le monde moderne accroît sans cesse sa souplesse, sa disponibilité. »

« Vieillir, c'est se protéger, avoir construit peu à peu son abri, maison ou coquille. Or, il faut avoir le courage de le reconnaître, notre monde est de plus en plus précaire. Tout y est sans cesse remis en question. Il faut lutter, inventer. »

« Vieillir, c'est aussi s'isoler du monde, diminuer ses échanges, ralentir son activité. Ici, l'évidence du rajeunissement est encore plus manifeste. Nos informations ne cessent de croître, nos échanges de se précipiter, nos contacts de se multiplier. Contrairement à ce que l'on pense, les problèmes de demain ne seront pas dominés par le simple accroissement numérique de la population du globe, mais par la pression que fera monter l'accroissement des activités, des relations, des inventions. »

« Vieillir, enfin, c'est construire – et d'abord se construire – de moins en moins vite. Il y a un temps biologique, qui peut se mesurer par la vitesse avec laquelle une plaie se cicatrise. Or, l'accélération de nos constructions ou de nos réparations est précisément ce qui frappe le plus celui qui observe le monde moderne. »

« Ces considérations portent directement sur notre objet. Elles touchent moins au contenu de l'avenir, qu'à sa signification propre. »

« Tout se passe comme si l'humanité n'avait pas été créée jadis une fois pour toutes et voyait peu à peu décliner ses forces et s'éparpiller ses opérations. Elle semble, au contraire, le résultat d'une création continuée. A l'idée de la « chiquenaude » initiale dont les conséquences se dérouleraient automatiquement, il faut substituer celle d'une « aspiration » constante qui accroît sans cesse – et de plus en plus vite – la complexité, l'organisation, « l'information » au sens que donnent à ce terme ceux qui s'occupent de la cybernétique. »

« Si, au lieu d'être poussés, nous sommes attirés, il est naturel que notre mouvement aille sans cesse en s'accéléralant. La raison de nos actes est en avant de nous : nous allons vers notre jeunesse. »

(Ce dernier texte est extrait de « Phénoménologie du temps et Prospective », par Gaston BERGER, aux Presses Universitaires de France, pages 235 et 236).